

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 10 JUILLET 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Mgr Paul Bruchési, par Firmin Picard.—A mes deux amis W. P. et E. D., par Urg. D'Alsace.—Petite poste en famille.—Poésie : Moines en défilade, par Emil Nelligan.—Nouvelle : Le frère, par Jacques Saulaie.—Dernier écho du jubilé.—Noces d'or, par Aimée Patrie.—Ingrat rosier.—Conseils, par Victor Hugo.—Poésie : Salve régina, par Henri Rochefort.—L'Élu du seigneur, par Gaston-P. Labat.—Au secours !... Au secours !..., par Firmin Picard.—Petite chronique de Québec, par F.-X. Fournier.—Description des toilettes.—Fête de famille, par Firmin Picard.—La fraise, par Croquet.—Nouvelle invention.—L'art culinaire.—Primes du mois de juin.—Rebus.—Gravure-devinette.—Choses et autres.—Feuilletons : Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.—La veuve du garde, par R. de Navery.

GRAVURES.—Portrait de Mgr Paul-Louis-Napoléon Bruchési, archevêque de Montréal.—Le char du travail (section Ste Cuvégonde).—Portrait de M. Joseph Létourneau.—Beaux-Arts : Au secours ! Au secours ! (double page).—Gravures de mode.—Devinette.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRE réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRE, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS FIDÈLES LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRE va terminer la première partie du roman de notre écrivain Canadien, le Dr Eugène Dick.

En attendant la suite de cette œuvre, nous publions une gracieuse Nouvelle :

MARIANNIC,

due à la plume si élégante, si douce, en même temps que si respectueuse des autres et d'elle-même, de M. ANDRÉ THEURIET, membre de l'Académie française.

Cette jolie Nouvelle sera rehaussée de fort belles illustrations.

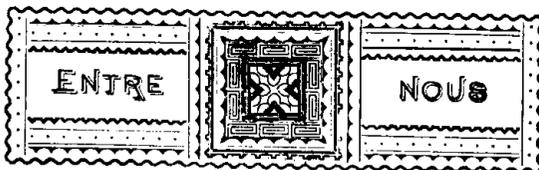
NOTES ET IMPRESSIONS

Le philosophe est l'homme résigné plutôt que l'homme heureux.—PHILOSOPHE.

L'amour se donne entièrement, mais il veut posséder sans partager.—FIRMIN PICARD.

La première qualité de l'homme c'est la constance ; la valeur n'est que la seconde.—NAPOLÉON IER.

Il n'appartient qu'à la religion d'avoir fait deux sceurs de l'innocence et du repentir.—CHATEAUBRIAND.



Voici que les fêtes des noces de diamant du mariage de la reine avec le trône d'Angleterre sont passées et il ne nous reste plus qu'à en payer les frais.

Les fils de Jean-Baptiste et de John Bull paieront avec plaisir, car ils sont heureux de faire ce qu'ils veulent en cette période de liberté et, s'ils ont si bien fait les choses envers leur reine, c'est que cela leur plaisait.

Il n'y a absolument rien à dire à cela.

Et, l'autre jour, songeant aux fêtes de cette année, au passé, au présent, et à la situation heureuse du Canada sous la couronne anglaise, je me suis pris à penser à ce que nous serions et dans quelle position politique et sociale nous nous trouverions si le traité de 1763 et la Révolution française n'avaient pas eu lieu.

Mais, comme la réponse était impossible à trouver, ou plutôt comme je craignais de ne voir que la continuation des crimes de Bigot en Canada, pâle reflet des horreurs de la cour de Louis XV, je conclus que c'était bien la volonté de Dieu de changer l'ordre des choses d'autrefois, pour le plus grand bien de l'arbre franc et de ses rameaux.

Il y a cent ans passés, l'Angleterre jouissait depuis longtemps de libertés qu'ignorait encore le peuple français et, comme l'a dit, en 1823, un historien moderne :

Avant la Révolution, cette différence entre le sort politique de la France et celui de l'Angleterre pouvait attrister un Français : maintenant, malgré les maux que nous avons soufferts, malgré ceux que souffrirons peut-être encore, il n'y a point lieu pour nous à de telles tristesses ; les progrès de l'égalité sociale et les lumières de la civilisation ont précédé en France la liberté politique ; elle en sera plus générale et plus sûre. La France peut considérer sans regret toutes les histoires ; la sienne a toujours été glorieuse, et l'avenir qui lui est promis la dédommagera, à coup sûr, de ce qui lui a manqué jusqu'à présent.

Cet avenir prédit, a commencé à tenir ses promesses : la France de 1897 est grande, riche et prospère. Depuis vingt ans, elle a conquis des royaumes, plus que sextuplé la population de ses sujets coloniaux, et, quand elle aura réparé les fautes de l'impérialisme infâme, quand elle aura de nouveau l'Alsace et la Lorraine, je crois que les aïeux des Francs d'aujourd'hui seront fiers de leurs descendants. Ils doivent être déjà satisfaits, du reste, des progrès faits depuis un quart de siècle.

* * Un des événements qui illustreront l'année du jubilé, est la première réunion de l'association formée, il y a quelques mois, dans le but d'établir des relations plus cordiales entre la France et l'Angleterre.

Cette question nous intéresse d'autant plus que, dans notre province de Québec, les Canadiens-français et les Anglais, forcés de vivre ensemble à la suite de la cession du pays, sont arrivés à la solution du problème proposé à l'association susdite, après plus d'un siècle de lutte, ouverte parfois, sourde toujours, entre les représentants des deux nations.

“L'Association d'entente cordiale” ne s'occupe pas de politique et, c'est certainement un moyen de supprimer un sujet permanent de désaccord, aussi faut-il espérer que la nouvelle société produira quelque chose.

En attendant, voici le texte de la première résolution adoptée à Londres :

Il est désirable, dans l'intérêt commun des Anglais et des Français, de faire que les deux nations apprennent à se mieux connaître ; qu'elles développent entre elles des rapports amicaux, ainsi qu'une connaissance plus intime de leurs langues, de leurs habitudes sociales et de leurs institutions politiques ;

Attendu que la France et l'Angleterre sont, non seulement voisines en Europe, mais encore en contact étroit sur tous les points du globe, il est de l'intérêt des deux nations que leurs relations générales soient

de la nature la plus amicale, de telle sorte que toutes les questions abordées dans un esprit de conciliation et de respect mutuel soient résolues à la satisfaction commune ;

La présente réunion approuve la création de “l'Association d'entente cordiale,” et est en entière sympathie avec le but qu'elle poursuit, tendant à développer les bonnes relations entre l'Angleterre et la France.

* * Ah ! cette rivalité de la France et de l'Angleterre, que de maux elle a produits, que de sang elle a fait verser et quel fardeau elle a été pour les deux nations !

Le point de départ de leurs luttes séculaires a été, vous le savez, la conquête de l'Angleterre par l'un des grands seigneurs français et vassal du roi de France, Guillaume de Normandie, dont le premier palais fut le fort qu'il construisit au bord de la Tamise, devenu, à travers les siècles, la Tour de Londres.

Si la bataille d'Hastings fut pour les armes françaises un fait d'armes prodigieux, elle devint bientôt une source de maux pour la France, car les soixante mille Français conquérants furent bientôt autant de chefs dévoués à Guillaume, devenu roi d'Angleterre.

Comme le dit avec tant de raison Guizot :

Les conséquences de la conquête de l'Angleterre ont été évidemment funestes, et elles n'ont pas encore complètement disparu. C'était déjà un grand mal, au onzième siècle, que le duc de Normandie devint en même temps roi d'Angleterre, et reçut ainsi un accroissement de rang et de puissance qui ne pouvait manquer de rendre plus compliquées et plus orageuses ses relations avec son suzerain français. Du onzième au quatorzième siècle, cette situation a été entre les deux couronnes et les deux États, une source de questions, de querelles, de luttes politiques et de guerres qui ont fréquemment troublé en France le gouvernement et les populations. Le mal et le péril devinrent plus grands encore quand, au quatorzième siècle, s'éleva entre la France et l'Angleterre entre Philippe de Valois et Edouard III, la question de la succession au trône de France et de l'application ou de la négation de la loi salique. Alors commença, entre les deux couronnes, cette guerre qui devait durer plus de cent ans, attirer sur la France les plus tristes jours de son histoire, et ne finir que par l'héroïque inspiration d'une jeune fille qui seule, au nom de son Dieu et de ses saintes, rendit à son roi et à sa nation, la confiance et la victoire. Jeanne d'Arc donna au prix de son sang, le plus glorieux dévouement à la plus longue et la plus sanglante lutte qui ait dévasté la France et quelquefois compromis sa gloire.

Plus loin, le même écrivain, l'admirable auteur de *l'Histoire de France racontée à mes petits enfants*, écrit ces lignes qui devraient être le programme de l'Association d'entente cordiale :

C'est, en tout cas, un précepte de bon sens et de sens moral, de ne pas ériger les intérêts et les penchants divers en principe de rivalité générale et permanente, par conséquent en principe d'hostilité systématique et d'inimitié populaire. Et plus la civilisation et les relations des peuples se développent, plus il devient nécessaire et même possible d'élever les intérêts et les sentiments qui les unissent au-dessus de ceux qui les séparent, et de fonder ainsi une politique d'équité mutuelle et de paix au lieu d'une politique de préventions ennemies et de lutte continue. J'ai assisté dans le cours de ma vie, mes enfants, à ces deux politiques : j'ai vu la politique d'hostilité systématique entre la France et l'Angleterre pratiquée par Napoléon Ier, avec autant d'habileté et d'éclat qu'elle en pouvait avoir, et je l'ai vue aboutir à un grand désastre.

Ce sont de bonnes et sages paroles que les Anglais et les Français feront bien de méditer et dont ils pourront pratiquer l'enseignement avec profit.

* * N'est-ce pas un spectacle étrange et dont nous avons le droit d'être fiers, que de voir un Canadien d'origine française, être reçu à Londres, avec les plus grands honneurs, à titre de chef du gouvernement de la seule colonie anglaise fédérée, c'est-à-dire de représentant d'un pays, dont une seule province est plus grande que l'Angleterre.

N'est-ce pas une preuve de l'accord entre les différents éléments, les races qui constituent la population de notre pays ?

Mais, je m'arrête bien vite, de peur d'être accusé de verser dans la politique, ce dont je me garde bien.